

Para rainhas, semideuses e demônios, entre a vida e a morte

Dédié aux reines, demi-dieux et démons, entre la vie et la mort

Nem Freud, nem Platão, nem Shakespeare, nem Balzac, nem Goethe, nem eles, nem ninguém que pensou e pensa conseguiu vencer o mito da androgenia e seus semelhantes sobre a face da terra. Nem eles, nem ninguém, nem Gilda, que no início daquela noite de quinta-feira, com uma voz quase sumindo, fininha, falou-me do outro lado da linha: “Olha, ontem Marcelo saiu de casa e hoje, quando voltou, me disse que não era mais Marcelo nem nada, mas sim, Marcelle, e que, depois que os líquidos se acomodassem no seu novo corpo, não seria mais aquele menino que nós vimos crescer entre as mangueiras e o parreiral; que não era mais um homem, mas, sim, uma mulher”. Gilda é minha mãe, tem 77 anos. Quando me telefonou morava em Recife, uma cidade onde os corpos dos travestis que são assassinados aparecem abandonados em Muribeca, um arrabalde pobre da cidade. Marcelo, que desde 2001, aos 19 anos, é Marcelle, é seu neto, agora, no corpo de mulher, sua neta, filha da minha irmã, tentando ser feliz às vistas do mundo. Meses depois Gilda ligou-me novamente. Queria voltar para Salvador, cidade original de uma parte da nossa história: a outra metade da família, natural do estado de Pernambuco – e impregnada pela religião cristã imbuída por deuses e seus demônios –, não entendia porque Marcelo teria se transformado em Marcelle. Acuada pelo monstro que é o olhar cego, Gilda não suportou viver mais naquele lugar. Voltou com Marcelle para o lado de cá da vida.

Ni Freud, ni Platon, ni Shakespeare, ni Balzac, ni Goethe, ni eux, ni personne qui un jour y a pensé ou y pense encore, n'est venu à bout du mythe de l'androgynie et de ses variantes sur la face de la terre. Ni eux, ni personne, ni même Gilda qui m'a dit, un certain jeudi à la tombée de la nuit, d'une voix fine, presque éteinte, à l'autre bout de la ligne : « Écoute, hier Marcelo est sorti et aujourd'hui, quand il est revenu, il m'a dit qu'il n'était plus Marcelo, mais Marcelle, et que bientôt, quand les liquides se seraient faits à son nouveau corps, il ne serait plus le garçon que nous avons vu grandir sous les manguiers et la tonnelle de vigne vierge; que ce ne serait plus un homme, mais une femme ». Gilda est ma mère, elle a 77 ans. Lorsqu'elle m'a appelé, elle habitait Recife, où les corps des travestis assassinés refont surface à Muribeca, un faubourg pauvre de la ville. Marcelo, devenu Marcelle à ses 19 ans, en 2001, est son petit-fils, c'est-à-dire maintenant sa petite-fille, la fille de ma sœur, aujourd'hui dans un corps de femme, avec son grand autre lacanien, s'efforçant d'être heureuse aux yeux du monde. Quelques mois plus tard, Gilda m'a de nouveau appelé. Elle voulait retourner à Salvador, la ville où s'est déroulée une partie de notre histoire : l'autre moitié de la famille, originaire du Pernambouc, toute imprégnée qu'elle est de cette religion chrétienne sûre de ses dieux et de ses démons, ne comprenait pas pourquoi Marcelo se serait transformé en Marcelle. Chassée par ce monstre qu'est le regard aveugle, Gilda

É desse profundo sentimento, limítrofe entre ficção e realidade, amor e ódio, drama, alegria e tristeza, fascínio e incômodo, é desse mundo que vem, e que verdadeiramente nos fala a série *Transfigurações*, as fotografias que Lucia Guanaes fez surgir como epígrafes de poesia dilacerada e que foram produzidas durante seis carnavais, no lugar certo, em Salvador, na Bahia, para uns, a “terra da felicidade”. Ao desafiar a lógica e a razão de um corpo e sua alma que não é mais aquele mesmo como foi “batizado”, os travestis que aqui estão são como todos nós; como a mulher que dorme conosco ou aquela outra, que vive dentro de cada indivíduo e que nunca, nunca mesmo, será capaz de abandoná-lo. Ao lado deles, dos travestis, estão eles, os outros homens, os que desejam também ser mulher, mas, nesse caso, muita atenção: esses, apenas durante o Carnaval, nos blocos de rua, ao lado dos amigos, que, bêbados, até beijam na boca os travestis ao som da praça. Depois voltam para casa, tiram a *fantasia*, deitam ao lado das suas mulheres e dormem com a outra mulher, aquela que durante quatro dias nunca mais sairá de dentro deles. Tudo muito lógico.

As fotografias de Lucia Guanaes desafiam todos esses regimes. Duplicam em velocidade esses seres já duplos, surgidos como Eva, do corpo de um Adão adormecido, já inconscientemente dividido. Então surge uma fotografia também irracional (como a própria tentativa de explicação do gênero), barroca e religiosa, sagrada até, na sua fortuna de desejos. Mas essa fotografia tem uma história que precisa ser contada. Ela destrava mitos. Libera a face de um imaginário amado por uns, os de dentro, e odiado por outros, os de fora. Aqueles, os burgueses escandalizáveis que fazem o mundo piorar a cada segundo. De certa forma, essas fotografias os redimem do medo de ser o que sentem ou de sentir o que vêem e que pertence ao espírito dos outros. O que

n’a plus supporté de vivre dans un tel lieu. Elle est revenue avec Marcelle de ce côté-ci de la vie.

C’est de ce sentiment profond, limitrophe de la fiction et de la réalité, de l’amour et de la haine, entre drame, joie et tristesse, fascination et malaise, c’est de ce monde que nous vient, dont nous parle véritablement la série Transfigurations, les photographies que Lucia Guanaes a fait surgir, telles des épigraphes de poésie dilacérée. Elles ont été réalisées durant six carnavals, exactement là où il fallait, à Salvador de Bahia, pour certains le « pays du bonheur ». En défiant la logique et la raison d’un corps et son âme, corps différent de celui qui fut « baptisé », les travestis ici présents sont à l’image de chacun de nous, à l’image de la femme avec laquelle nous dormons ou cette autre femme qui vit à l’intérieur de chaque individu et qui jamais, vraiment jamais, n’osera le quitter. Et, à côté des travestis, il y a les autres, les hommes qui aimeraient aussi être une femme, mais dans leur cas, attention, ce n’est pas pareil : eux, c’est seulement pendant le Carnaval, dans les défilés des « blocos », avec les amis éméchés qui vont même jusqu’à embrasser les travestis sur la bouche au son des « batucadas ». Et puis ils rentrent chez eux, font tomber le masque, s’allongent près de leur épouse et s’endorment avec l’autre femme, celle que quatre jours durant ils ont été et ne les quittera plus. Rien que de très logique.

Les photographies de Lucia Guanaes défient tous ces régimes. Elles démultiplient ces êtres déjà doubles sortis, telle Ève, du corps d’un Adam endormi, déjà inconsciemment divisé. Se révèle alors une photographie pas moins irrationnelle (que la tentative même d’explication du genre), baroque et religieuse, voire sacrée, dans sa fortune de désirs. Or cette photographie a une histoire qui mérite d’être racontée. Elle délire les mythes. Elle libère le visage d’un imaginaire chéri par les uns, ceux de l’intérieur, haï par les autres, ceux

menos importa em *Transfigurações* é o Carnaval. Lucia Guanaes os tirou de dentro da farra para trazê-los ao mundo real e outro, irreal, como na Cabala, onde ainda é possível identificar essa transcendência como um atributo divino. Ou como o mundo ensolarado de Marcelle, que vive ao lado de Gilda e de sua família, e todo dia conquista senhores casados que vão levar seus cachorrinhos ao *Petshop Au Au*, no coração de Salvador, onde ela trabalha como secretária. Marcelle não está na fotografia, mas está dentro de todas elas, todas uma só, nascidas entre o eclipse do sol e o anúncio da lua nova. Com quantas fotografias mesmo se ultrapassa a solidão cósmica?

du dehors. Eux, les bourgeois facilement scandalisés qui, seconde après seconde, font empirer le monde. D'une certaine façon, ces photographies les rachètent de leur peur d'être ce qu'ils sentent ou de ressentir ce qu'ils voient, qui appartient à l'esprit des autres. Le Carnaval dans Transfigurations importe peu. Lucia Guanaes les a extraits de la bringue pour les amener dans le monde réel et autre, irréel, comme dans la Cabale où il est encore possible d'identifier cette transcendance comme un attribut divin. Ou comme dans le monde ensoleillé de Marcelle qui vit auprès de Gilda et de sa famille, et qui tous les jours séduit les bons pères de famille qui vont amener leur petit chien au Petshop Au Au, où elle travaille comme secrétaire. Marcelle n'est pas sur la photo, elle est en chacune d'elles, dans toutes ces photographies qui n'en font qu'une, nées entre l'éclipse du soleil et l'annonce de la lune nouvelle. Combien faut-il au juste de photographies pour dépasser la solitude cosmique ?

Diógenes Moura

curador de fotografia / *commissaire d'exposition*

Pinacoteca do Estado de São Paulo / *Pinacothèque de l'État de São Paulo*